Les enquêtes du curé Meslier

H.P. Brodsky

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

H.P. Brodsky

Les enquêtes du curé Meslier

© Le jardin d'Aphrodite - Juillet 2018

Sommaire

M A **5**

La malédiction des Immaculés **15**

La sorcière d'Étrépigny **31**

Possessions **37**

Avertissement aux lecteurs égarés

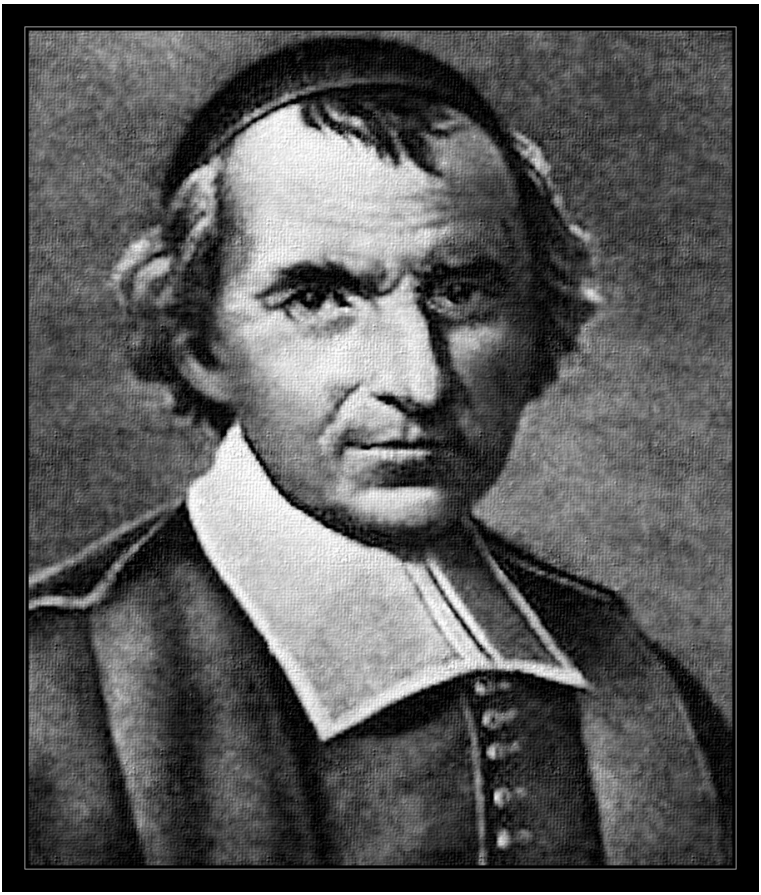
Les spécialistes ricaneront, c'est certain.

Lorsque j'entrepris de raconter les histoires de mon nouveau héros, je me suis référé à l'immense Voltaire pour ce qui était de ses détails biographiques. Ce dernier, en effet, a fait paraître en son temps un « Testament du curé Meslier » dans lequel il donne différentes informations indispensables comme sa date de naissance, celle de sa mort, et les raisons pour lesquelles les écrits de notre bon curé ne nous furent livrés qu'après sa mort.

Hélas, comme bien souvent avec Voltaire, le fond importe plus que la forme, et les menus détails dont l'obscur tâcheron que je suis avait besoin se révélèrent par la suite totalement faux. Faux, et invalidant totalement la crédibilité de ma première enquête.

J'entrai alors dans la pièce de ma maison que je réserve à la méditation et à mes conversations avec les grands écrivains de ce monde. Lorsque j'eus exposé le problème, c'est comme toujours mon bon Alexandre Dumas qui vint à mon secours, me rappelant que l'Histoire aime qu'on la prenne parfois brutalement, et qu'elle nous pardonne toujours nos mensonges à condition que les enfants que nous lui donnons soient beaux.

J'ai fait ce que j'ai pu pour la satisfaire.



Jean Meslier (1664, Mazerny - 1729, Étrépigny)

M A

Le curé Meslier et l'inspecteur Lebau aimaient deviser ensemble. Tous deux étaient des hommes de raison que leur foi n'aurait su égarer.

Le premier est connu pour avoir laissé à sa mort un testament qui fit de lui le premier philosophe véritablement athée. Connaissant parfaitement la bible et la théologie (ce qui était rarement le cas des curés de l'époque), il passait ses nuits armé de sa plume à réfuter les dogmes et les superstitions de la foi catholique. Il n'aurait su rendre publiques ses réflexions, bien entendu, et garda cela pour lui jusqu'à sa dernière heure.

L'Histoire n'a gardé aucune trace du second, au point qu'on pourrait se demander s'il n'est pas, à l'instar de ce qu'écrivait Meslier sur Jésus, un mythe inventé par un écrivain en recherche de personnage pour ses nouvelles policières. Quoi qu'il en soit, les deux hommes étaient du même âge, nés tous les deux en 1678, et officiaient en ce printemps de l'année 1744 dans le petit village d'Étrépigny dans les Ardennes.

Le début de notre histoire les retrouve attablés tous deux au presbytère autour du café que vient de servir la belle Marguerite, bonne du curé de son état, qui vaut à son employeur bien des soucis à cause de son jeune âge et des regards éperdus d'amour qu'elle lui lance en permanence.

— Ah, mon Père, n'êtes vous pas ennuyé par cette dévotion que semble avoir pour vous votre servante ?

— Je sais... Les ragots sont remontés jusqu'à l'évêque.

Église d'Étrépigny - 🅭 CC BY-SA 3.0

— Et alors ?

— Et alors quoi ? Je suis un vieil homme, et cette jeune femme est ma nièce. Seuls les esprits perfides peuvent voir quelque mal là-dedans.

— Hum... évidemment, sourit l'inspecteur.

— D'autant plus que le monde est plein de vieux barbons ayant épousé des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux, allant parfois jusqu'à exiger leur virginité.

— Mais l'Église vous interdit cela, à vous, Monsieur le curé.

— L'Église a tort sur ce point. L'épitre à Timothée est très clair là-dessus : « Que l'homme de foi n'ait qu'une seule épouse... »

— Remettriez-vous en cause l'autorité du pape ?

— Bien sûr que non : je ne suis pas marié avec ma nièce.

— Que vous êtes retors, mon ami ! Je n'aimerais pas avoir à faire à vous comme suspect... Dites moi, je voudrais avoir votre avis sur une affaire assez bizarre ayant eut lieu il y a quelques jours.

— Je vous écoute, Inspecteur.

— Vous connaissez la veuve Mac Bride, qui est venue s'installer chez nous il y a deux ans ?

— Une fervente catholique, en effet, qui élève à la perfection ses deux jeunes enfants malgré son profond dénuement.

— Eh bien figurez-vous qu'elle n'est plus dans le dénuement à l'heure qu'il est.

— Ah bon ?

— Il y a trois jours, quelqu'un s'est introduit chez elle pendant la nuit. Son fils aîné a entendu du bruit et a vu une ombre s'échapper par une fenêtre qu'elle avait laissée ouverte.

— Qu'a-t-il dérobé ?

— Rien, justement. Mais sur la table de la cuisine, il a trouvé une bourse pleine de pièces d'or avec un mot : « De la part des enfants de la veuve... »

— Un bienfaiteur anonyme... Surprenant.

— En effet. Ce qui est fâcheux, c'est que Mme Mac Bride en ait parlé. Et hier, j'ai reçu une plainte de Gros Louis qui prétend qu'on lui a dérobé chez lui une bourse remplie de pièces d'or.

— Ah-ah... Gros Louis est un jaloux, un avare et un cupide qui accuse sans cesse tout le monde à tort pour se faire de l'argent, vous le savez bien.

— Oui, mais là... nous avons une veuve, deux enfants, une bourse qui apparaît de façon inhabituelle, et une lettre qui accuse de vol les enfants de cette veuve. Je suis bien obligé d'ouvrir une enquête.

— Hum... Nous avons deux enfants de cinq et trois ans qui ne savent ni lire ni écrire, une pauvre femme qui parle elle-même de l'or qu'elle reçoit mystérieusement, et un bandit notoire qui l'accuse. Ce n'est pas crédible.

— On dira que c'est la veuve qui a écrit la lettre pour se couvrir.

— Elle aurait donc laissé ses enfants seuls la nuit, se serait introduite chez Gros Louis sans réveiller le chien ni personne, trouvé la cachette des trésors de ce grigou, et n'aurait pris qu'une seule bourse. Ensuite, elle aurait laissé une lettre accusant ses propres enfants et en aurait parlé à tout le monde...

— Je suis bien d'accord : cela ne tient pas. Mais c'est une hypothèse qui existe malgré tout et qu'il me faut réfuter pour qu'on la laisse en paix. Je comptais sur vous...

Des coups répétés retentirent alors à la porte du presbytère. Deux hommes entrèrent.

— Pardonnez-nous de vous déranger à cette heure, Inspecteur. Nous venons de trouver le cadavre d'un étranger qui vient d'être assassiné à deux rues d'ici.

∴

L'homme qui gisait dans la rue du Potier était vêtu à la manière d'un gentilhomme. Il avait été poignardé dans le dos et n'avait pas eu le temps de tirer son épée du fourreau.

— Un crime de maraudeur, sans doute, Inspecteur. Nous n'avons pas trouvé d'argent sur lui. Juste une petite clef dans sa poche gauche.

— Un maraudeur ? J'en doute, répondit l'inspecteur Lebeau. Il porte encore sa chevalière en or.

— Le voleur a peut-être été dérangé.

— Un blason est-il visible sur la chevalière ? demanda le curé Meslier.

— Non. Juste des initiales... Un A et un M superposés.

— Voilà qui devrait permettre de l'identifier.

— Étrange, reprit Lebeau, il n'est en possession d'aucun document. Ainsi notre voleur aurait eu le temps de lui prendre ses papiers, mais pas la bague qui pourtant est en or.

— Il porte également une médaille, dit Meslier. Une Vierge, ornée d'une croix de Saint-André.

— Un Écossais... Hé-hé, nous tenons peut-être notre bienfaiteur anonyme. La veuve Mac Bride est Écossaise, dit-on.

— Allons donc voir à l'hôtel ; il y est peut-être inscrit.

— Lequel ? Nous en avons deux...

— Commençons par le plus proche.

L'Hôtel des Voyageurs était petit. Il faut dire qu'Étrépigny n'en recevait pas beaucoup, et qu'hormis la grande foire aux bestiaux d'automne, aucun événement particulier n'avait de raison de voir les foules s'y précipiter. Le concierge confirma bien l'arrivée d'un dénommé Adam Mills le matin même, à cheval.

— Hum... Mac Bride a reçu sa bourse il y a trois jours, fit remarquer le curé Meslier. Ce n'est donc pas notre homme.

— Sans doute pas, mais allons fouiller la chambre ; nous en saurons peut-être plus.

La chambre ne contenait pas grand-chose, hormis un grand sac de voyage. Les placards étaient vides, et le lit n'avait pas été défait. Dans le sac, ils trouvèrent quelques vêtements de rechange et un petit coffret en bois fermé par une serrure. Ils essayèrent la

clef, et le coffre s'ouvrit. À l'intérieur, ils trouvèrent une paire de gants blancs et deux boutons de manchette aux initiales A et M superposées également.

— Bien, dit Lebeau en réfléchissant à voix haute comme à son habitude. Nous avons donc un Écossais débarqué de nulle part, nommé Adam Mills comme en témoigne son inscription, sa chevalière et ses boutons de manchettes. Nous ne savons où il allait, ni pourquoi, et il s'est fait assassiner dans la rue pour des raisons qui nous échappent. Nous voilà bien en peine...

— Si je puis me permettre d'avancer une hypothèse, Inspecteur...

— Allez-y, mon Père, vous êtes là pour ça.

— Un Écossais se rendant à Paris, à Reims, ou même en Flandre n'aurait eu aucune raison de s'arrêter ici, à Étrépigny, ce matin ; il aurait poursuivi son voyage plus avant. Donc, j'en conclus qu'il venait ici, pour rencontrer quelqu'un. Il venait le rencontrer en secret, sinon il n'aurait pas attendu la nuit. Personne ici ne connaît d'Écossais, sauf madame Mac Bride ; or, il n'allait pas chez elle. Madame Mac Bride a reçu de l'argent il y a trois jours... J'avance donc l'hypothèse qu'un autre Écossais se trouve ici depuis au moins trois jours, avec qui notre homme avait rendez vous.

— Et cet autre Écossais l'aurait assassiné ?

— C'est possible. M'est avis que nous devrions visiter l'auberge du Bon Accueil...

— D'accord avec vous, mon Père. Mais il est tard... Retrouvons nous demain matin devant l'auberge, et espérons que nous y trouverons la solution de ce mystère.

∴

Le lendemain matin, Augustin Parmentier, le patron de l'auberge du Bon Accueil, confirma bien qu'il avait eu plusieurs voyageurs durant la semaine. Un Allemand qui se rendait en Flandre, arrivé la veille dans l'après midi et parti le matin même, un vieil

homme boiteux du nom de Marc Avranche, qui se déplaçait avec une canne et était en visite chez ses neveux depuis cinq jours, et un Italien du nom de Benzetti qui passait ses journées à dormir et ne sortait que la nuit depuis deux semaines.

— Pas d'Écossais ? s'enquit Lebeau.

— Eh non, Monsieur l'Inspecteur...

— Ce monsieur Benzetti est-il rentré ce matin ?

— Oui, Inspecteur.

— Eh bien allons le voir !

— Si vous permettez, Inspecteur... demanda Meslier.

— Oui ?

— Cet Avranche est ici également ?

— Non : il est sorti tôt ce matin et m'a demandé de préparer ses affaires. Il doit partir dans l'après-midi.

— Pourrions-nous l'attendre dans sa chambre ?

— Euh, oui, bien sûr.

— Voyons, Meslier...

— Inspecteur, j'ai de bonnes raisons de croire qu'il s'agit de notre homme.

— Et pourquoi cela ?

— Je ne voudrais pas me tromper, mais... je suis presque certain de mon fait.

— Soit, répondit l'inspecteur, je vous fais confiance.

∴

Lorsque le vieillard entra, il eut la surprise de trouver dans sa chambre l'inspecteur Lebeau assis derrière son secrétaire et le curé Meslier debout près de la fenêtre.

— Bonjour, Monsieur Avranche.

— Mais, par le diable, qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Je suis l'inspecteur Lebeau, et voici le curé d'Étrépigny, Jean Meslier. Nous avons quelques questions à vous poser.

— Euh... oui, je vous écoute.

— Pourriez-vous nous dire ce que contient ce coffret ?

Lebeau désignait un petit coffre semblable à celui trouvé chez la victime, orné des mêmes initiales.

— Des effets personnels. Pourquoi ?

— Une paire de gants blancs et des boutons de manchettes gravés à vos initiales, A et M, sans doute ? interrogea Meslier.

— Mais...

— Ce sont les mêmes initiales et le même coffre que celui que nous avons trouvé chez monsieur Mills, qui vient d'être assassiné, reprit Lebeau. Coïncidence trop forte pour que vous ne soyez pas soupçonné.

— Mills est mort ? Mon Dieu...

— Ce n'est pas vous ?

— Mon Dieu... non.

— Alors expliquez-vous.

— Je ne peux... Je suis désolé, Messieurs.

— Je vais donc devoir vous arrêter.

— Non, Inspecteur, intervint Meslier. Malgré sa barbe postiche et le fait qu'il ne boite pas vraiment, cet homme n'a assassiné personne.

— Mais... je ne comprends plus, Meslier !

— Les mêmes initiales, certes, mais une fausse identité. Car il ne s'agit pas vraiment d'initiales. N'est-ce pas, Monsieur Avranche ?

— Je vous écoute, mon Père.

— Les deux barres verticales du M représentent Boaz et Jakin, les deux colonnes du temple de Salomon. Ce qui les relie forme un parfait angle droit : l'équerre, donc. Et les deux barres du A représentent le compas. Coïncidence ? Non, puisque la paire de gants blancs est nécessaire pour les cérémonies maçonniques. Ces gants ont trop de valeur à vos yeux pour être rangés avec le linge commun.

— Bravo, Monsieur le curé, dit le vieil homme. Quoi d'autre ?

— Les Francs-Maçons s'appellent entre eux « les enfants de la veuve ». Vous êtes le seul ici à avoir pu offrir une bourse à madame Mac Bride, ce qui implique que vous ne boitez pas : comment donc auriez-vous pu vous introduire chez elle et disparaître aussi promptement avec ce genre de handicap ? À quoi sert donc votre canne ? Elle est le symbole du chef... chef d'une confrérie maçonnique liée à l'Écosse. Inspecteur Lebeau, vous avez devant vous le prince Charles, prétendant à la couronne d'Angleterre et chef de l'insurrection.

— Chapeau bas, Monsieur ! répondit le prince en se redressant et en ôtant sa barbe.

— Mais que diable êtes-vous venu faire dans ce trou perdu ? lui demanda Lebeau.

— Je suis venu demander l'aide du roi de France pour abattre l'usurpateur anglais. Mais pour que la chose reste discrète, je ne voulais pas aller moi-même à Paris. J'ai donc demandé aux membres de ma loge de se mettre en contact avec lui. Mills devait m'apporter la réponse. Hélas, vous m'apprenez qu'il a été tué.

— Et nous ignorons par qui, répondit Lebeau. Plus grave, l'assassin lui a dérobé ses papiers, et parmi eux certainement la réponse que vous attendiez.

— L'assassin est sans doute déjà loin à l'heure qu'il est, intervint Meslier. Sans doute s'agit-il de cet Allemand arrivé hier et parti ce matin. Sans signalement particulier, les chances de le rattraper sont inexistantes. Il faudra donc vous rendre vous-même à Paris, Monseigneur.

— Je n'en ai plus le temps, hélas... Je dois retourner auprès de mes partisans.

— Je peux essayer de me renseigner sur ce sujet, dit Lebeau. Je dois moi-même aller à Paris pour rencontrer le chef de la Sûreté Publique. Je vous ferai parvenir une réponse. Mais, dites-moi, encore un détail... Pourquoi avoir offert de l'argent à la veuve Mac Bride ?

— Son mari était un compagnon d'armes. Il est mort pour moi à Sheriffmuir ; je me devais de ne pas la laisser dans la misère.

— Eh bien, sourit Meslier, je crois que Gros Louis va se retrouver Gros Jean...

Nota bene : dans cette histoire, seuls les personnages de Meslier et du prince sont réels. Le prince Charles Edward Stuart était un cousin de Louis XV, et ce dernier lui accorda l'aide dont il avait besoin. Hélas, la flotte française ne put débarquer. Après avoir remporté quelques victoires, le prince – que ses partisans surnommaient « Bonnie Prince Charlie » – finit par être écrasé à la bataille de Culloden, le 16 avril 1746.

Déguisé en femme, il réussit finalement à embarquer pour la France et passa le reste de sa vie en exil. Il mourut à Rome en 1788.

Bonnie Prince Charlie

La malédiction des Immaculés

Le soleil était déjà haut et la chaleur étouffante. Le monastère était en vue, mais les deux hommes avançaient lentement. Trop lentement aux yeux de l'inspecteur Lebeau qui commençait à s'impatienter.

— Et quoi, Curé ! Ne pouviez-vous voyager à cheval comme tout le monde au lieu de monter sur cet âne ?

— J'aime la lenteur des ânes, Inspecteur, répondit Meslier. Elle permet de méditer tout en voyageant. D'ailleurs, nous serons bientôt sur les lieux ; pourriez-vous enfin me dire pourquoi vous avez besoin de moi ?

— J'ai besoin de vous, d'abord parce que ce crime a été commis dans un monastère dans lequel cinq moines vivent en reclus. Ils n'ont que rarement à faire à des hommes venus de l'extérieur, et j'ai pensé que vous pourriez me servir de médiateur.

— Je doute que cela soit bien nécessaire puisque ce sont eux qui vous ont appelé, Inspecteur.

— En outre, comme vous le savez, je ne comprends pas grand-chose aux mystères de l'Église. Passe encore d'aller à la messe, mais pour le reste... Je suis imperméable à la scolastique, la théologie, les dogmes religieux ou leur bien-fondé. Bref, je ne suis pas homme à comprendre le verbiage des moines. Vos lumières me seront donc d'une grande nécessité.

— Vous parliez d'un crime. Que s'est-il passé ?

— J'ai reçu une lettre du Père supérieur. Un des moines a été retrouvé par deux autres, mort dans les jardins du cloître, décapité.

On n'a pas retrouvé la tête mais on a trouvé serrée dans sa main une pierre lisse et noire. En dehors du fait que le meurtre ait suffit à les effrayer, il semble que la pierre les terrorise plus encore. Je n'en sais pas plus.

— À part les moines, trouve-t-on d'autres personnes vivant dans le monastère ?

— Je vous l'ai dit : non. Ils vivent en reclus, ayant fait vœux de solitude et de pauvreté, et gardant le trésor de Mersac... Pfft, je ne sais même pas qui était ce Mersac.

— Geoffroy de Mersac. Un templier qui échappa à la police de Philippe le Bel, dit-on. Vous vous rappelez que ce bon roi très chrétien a persécuté les Juifs, puis les templiers afin de mettre la main sur leur trésor. Hélas pour lui, il n'a rien trouvé.

— Pourquoi cela ?

— Cela reste encore un mystère. Mais une hypothèse est que ce trésor a été distribué à certains chevaliers, en toutes petites parties, et qu'ils ont eu pour mission de le mettre en lieu sûr. Geoffroy de Mersac trahit la cause des templiers et rendit, dit-on, ce qu'on lui avait confié à l'Église. Le roi voulut récupérer l'argent, mais entre-temps le pape décréta que ce trésor était maudit, ayant appartenu à des adorateurs du diable (c'était l'une des charges retenues contre les chevaliers du Temple) et que ceux qui l'utiliseraient seraient maudits. Il fut alors confié à des moines ayant fait vœux de pauvreté, chargés de le protéger de la convoitise du pouvoir séculier.

— Vous voulez dire que cet argent – ou cet or – est inutilisable sous prétexte de diableries ?

— Tout à fait. Et c'est peu de temps après qu'est apparue la secte des Immaculés.

— Jamais entendu parler...

— Il s'agissait de chrétiens qui considéraient que l'Église elle-même ne pouvait garder un tel trésor sans se rendre coupable. Ils voulaient qu'il fût détruit. S'ensuivit toute une série de meurtres

où l'on retrouva des victimes mutilées, sur lesquelles on déposait une pierre noire symbolisant la noirceur de l'âme de Satan.

— Et ce serait donc cette secte qui serait à l'œuvre ?

— Peu probable, Inspecteur. C'était il y a deux siècles... Les membres de la secte furent découverts et brûlés.

— Peut-être un de leurs membres aura-t-il échappé au massacre. Peut-être la secte s'est-elle reconstituée...

— Beaucoup de « peut-être », Inspecteur. Mais oui, ce sont effectivement des hypothèses à envisager.

— Nous en saurons bientôt plus ; nous voici arrivés.

— Heureusement pour votre cheval, qui semble fatigué. Mon âne, lui, est toujours en pleine forme.

— Vous êtes d'une mauvaise foi impossible, Meslier !

⋆

« Rappelle-toi que tu dois mourir. » Il n'était nul besoin d'écrire cette maxime dans la cellule des moines. Devant le monastère se trouvait en effet un grand cimetière que l'on devait traverser avant d'en atteindre la porte. Deux moines à cette heure y officiaient, recouvrant de terre un cercueil qu'ils venaient de descendre. L'inspecteur Lebeau et le curé Meslier se présentèrent à eux et demandèrent s'il s'agissait du moine qu'on avait assassiné.

— Je suis le père Anselme, et voici le père Grégoire, répondit l'un des moines. Non, Messieurs, le père Basile a été enterré avant-hier. Mais hélas, nous avons beaucoup à faire en ce moment.

— Pourquoi cela ?

— La chaleur... et ces maudits marais infestés de moustiques et de toutes sortes de bestioles malfaisantes. Les pauvres gens du village d'à côté tombent comme des mouches en ce moment. Il n'est pas un jour sans que l'un d'eux ne trépasse.

— Que pouvez-vous nous dire à propos du père Basile ? demanda Lebeau.

— Oh, c'était un saint homme. Il était le père supérieur depuis plus de dix ans... Il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-troisième année. Cela fait trois ans déjà qu'il aurait dû quitter le monastère, mais il ne pouvait s'y résoudre. Il était trop fier d'être parmi nous. Il avait confié sa charge de père supérieur au père Antoine, comme le prévoit la règle de notre Ordre. Mais il était heureux ici...

— Repentez-vous, mes frères, cria l'autre moine, car nous sommes maudits ! Maudits !

— Ne vous tourmentez pas, Père Grégoire. Ces messieurs sont là pour nous protéger. Ne faites pas trop attention, reprit le père Anselme à l'adresse des visiteurs, notre frère est un peu... simplet, et les derniers événements ont dérangé son esprit. Il affirme avoir vu un fantôme la nuit dernière.

— Un fantôme ? questionna Meslier.

— Oui, un fantôme ! Nous sommes maudits ! L'esprit du père Basile hante les abords de notre monastère... Je l'ai vu la nuit dernière, par la fenêtre de ma cellule.

— Ne faisiez-vous pas un cauchemar ? demanda Lebeau.

— Oui... Nous vivons désormais dans le cauchemar de l'Apocalypse. Voici que les morts sortent de leurs cercueils et que vient l'heure de la fin des temps.

— Vous l'avez vu sortir de son cercueil ?

— Je l'ai vu devant ma fenêtre. « Grégoire, tu es maudit ! Vous êtes tous maudits ! » criait-il.

⋆

Le père Luc était le père supérieur du monastère. C'est lui-même qui vint accueillir les deux visiteurs à la porte d'entrée. C'était un homme d'une quarantaine d'années solidement bâti, à la barbe et aux sourcils noirs. Sa mine était grave et austère, ses gestes lents et empreints de la dignité due à sa charge.

— Venez, mes frères, je vais vous faire visiter. Le monastère n'est pas très grand, à vrai dire... Un cloître, un potager, une

blanchisserie, une chapelle, le réfectoire, et à l'étage les cellules dans lesquelles nous dormons et prions.

— Et où gardez-vous le trésor ? s'enquit Lebeau.

— Dans une crypte secrète de la chapelle, Inspecteur.

— Pouvons-nous la visiter ?

— Oui, bien sûr. Veuillez me suivre...

Bien que minuscule, la chapelle était superbe et d'une propreté parfaite. De grands vitraux laissaient entrer une lumière vive qui tombait sur l'autel comme l'esprit de Dieu était censé tomber sur ses apôtres. Le père Luc appuya à un endroit précis du mur situé derrière l'autel ; ce dernier s'ouvrit, laissant juste un petit espace permettant d'entrer.

— Il ne faut pas être gros… plaisanta Lebeau.

— La gourmandise est un péché capital, répondit le père supérieur. Vous devez savoir que personne à part moi n'a le droit d'entrer ici. Et encore, seul le premier dimanche de chaque mois, afin de vérifier que le trésor n'a pas bougé.

— Et personne d'autre ne sait comment faire pour entrer ?

— Chaque père supérieur explique comment on fait à son successeur, avant de partir.

— Mais le père Basile n'étant pas parti, cela ne posait-il pas un problème ?

— Si. La règle n'était plus respectée. Mais cette tête de mule ne voulait rien entendre...

— Tête de mule ? Le père Anselme nous a assuré qu'il était un saint homme.

— Certainement... Du point de vue de la foi, le père Basile était irréprochable. Ce qui ne l'empêchait pas parfois de pécher par orgueil. Tout homme a ses faiblesses.

— Mais vous souhaitiez son départ.

— Entendons-nous bien : j'avais une profonde affection pour le père Basile. Affection qu'il me rendait bien, m'ayant désigné comme son successeur alors que j'étais le plus jeune de ce monastère. Mais

nous sommes des gardiens, et il n'était plus en âge de l'être. De plus, notre travail est épuisant... et il était épuisé. Il avait consacré sa vie à ce monastère et souhaitait y mourir. Il est affreux que son souhait se soit effectué dans ces tragiques circonstances.

— Vous étiez-vous disputés à propos de son départ ?

— Oui... plus d'une fois. Vous savez, les moines sont des hommes comme les autres. Et il nous arrive parfois d'être en désaccord. Plus d'une fois j'ai tenté de le persuader de finir ses jours dans un endroit plus reposant pour lui. Et cela le mettait en colère...

— À votre avis, que s'est-il passé le jour du meurtre ?

— Je l'ignore. Le père Basile était au potager. J'étais au réfectoire en compagnie du frère Mathieu, que vous n'avez pas encore rencontré. Le père Anselme était chargé d'enterrer un villageois, et j'ai demandé au père Grégoire de le rejoindre. C'est lui qui a découvert le corps. C'est lui qui nous a alertés.

— Combien de temps après être parti ?

— Je l'ignore. Une demi-heure tout au plus...

— Hum... Le père Grégoire est-il sain d'esprit ?

— Euh... il est un peu... exalté. Il voit des signes de Dieu partout. Il entend des voix, parle parfois en des langues inconnues, entre également en transe quelquefois. Mais c'est un homme bon, incapable de faire du mal à une mouche.

— Il faut pourtant que ce soit l'un de vous qui ait tué le père Basile, puisque personne d'autre que les moines ne peuvent entrer dans ce monastère.

— Hélas, Inspecteur, la pierre noire que nous avons trouvée sur lui m'amène à penser autrement. Quelqu'un a pu s'introduire chez nous. Sans doute un descendant des Immaculés. Malgré leur nom, leur histoire nous a prouvé qu'ils étaient diaboliques.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Lebeau au curé Meslier qui avait gardé le silence pendant l'interrogatoire.

— Je pense que nous avons beaucoup d'indices et beaucoup d'hypothèses possibles, Inspecteur. Et si vous voulez mon avis, c'est

que justement, des indices, nous en avons presque trop, comme si l'assassin voulait nous égarer. Une pierre noire qui renvoie à une vieille histoire, un prêtre à moitié fou qui met une demi-heure pour faire l'aller-retour entre le potager et le réfectoire, un vieil homme qui refuse de quitter son monastère bien que la règle le lui impose, sans compter cette épidémie qui décime les villageois... Je propose que nous jetions un coup d'œil au trésor avant d'aller interroger le père Mathieu.

Ils entrèrent dans la crypte qui était aussi propre que la chapelle et presque plus grande. Une table, quelques fauteuils et une grande armoire de fer s'y trouvaient.

— C'est ici que vous gardez vos richesses ? demanda Lebeau.

— Non, Inspecteur. Cette armoire ne sert qu'à égarer d'éventuels voleurs. Le trésor est ici.

Ouvrant une petite trappe dans le sol, le père supérieur en sortit un coffre d'environ un mètre sur cinquante centimètres. Il l'ouvrit à l'aide d'une petite clef. À l'intérieur se trouvaient des pièces d'or, des pierres précieuses, des ciboires ornés de rubis, d'émeraudes, et de petits diamants.

— Voici, Messieurs, tout ce que les templiers ont rendu à notre Sainte Église.

— Il y aurait là de quoi soulager bien des misères… répondit Meslier

Des hurlements coupèrent la conversation des trois hommes qui sortirent prestement de la crypte au moment où le père Grégoire entrait dans la chapelle.

— Le châtiment ! Le châtiment ! criait-il.

— Eh bien, Grégoire, reprenez-vous ! Que se passe-t-il encore ?

— On a décapité le père Mathieu ! Comme le père Basile... Dans le potager.

⋆

Le corps sans vie du prêtre était effectivement allongé au milieu des salades. La tête avait été coupée proprement, et une pierre lisse et noire avait été glissée dans sa main droite.

— Les Immaculés… murmura le père Luc.

— Maudits ! Nous sommes maudits ! cria Grégoire.

Anselme, lui, ne disait rien. Son visage restait impassible mais ses poings étaient serrés et de la sueur perlait sur son front. L'inspecteur Lebeau remarqua pourtant des traces de sang. L'assassin avait marché dans une flaque et laissé des empreintes bien visibles. Il suivit ces traces accompagné de Meslier, et arriva jusqu'à la blanchisserie. Là, ils trouvèrent au milieu des robes de bure des chaussures, un pantalon et une chemise pleine de sang qui n'avaient rien à y faire. Un des carreaux de la blanchisserie avait été cassé et la fenêtre était ouverte.

— Regardez, Meslier... Quelqu'un a cassé un carreau puis a ouvert la fenêtre de l'extérieur. Il a tué le moine, puis s'est débarrassé de ses habits pleins de sang. Il a enfilé une des robes ecclésiastiques et s'est enfui par la fenêtre. Je serais d'avis d'aller jusqu'au village et d'y trouver notre homme, dit Lebeau en sautant par la fenêtre.

Meslier s'apprêtait à le rejoindre lorsqu'il entendit l'inspecteur crier :

— Aaah ! Faites attention, Meslier, je suis tombé sur les mains et je viens de me couper sur un de ces maudits bouts de verre.

— Montrez-moi cela... Hum, vilaine blessure qu'il nous faut nettoyer. Allons, rentrons...

— Non, Meslier, nous devons poursuivre notre homme.

— Plus la peine... Mais nous l'attraperons bientôt, vous pouvez en être assuré.

⋆

Cette nuit-là, nos deux hommes partagèrent la même cellule, située juste à côté de celle du père Grégoire et dont la fenêtre donnait sur le cimetière. Ils furent soudain réveillés par des cris...

— NON ! POURQUOI NE CESSEZ-VOUS DE ME TOURMENTER ?

— Encore Grégoire qui est en train de délirer, gronda Lebeau.

— Allons voir, tout de même.

Derrière sa fenêtre, le père Grégoire semblait en proie à une crise d'hystérie.

— Regardez ! Le fantôme... Il est venu pour se venger !

— Par tous les saints ! cria Meslier.

Au milieu du cimetière se tenait un spectre à la figure et aux habits blancs qui semblait regarder dans leur direction. Ils ouvrirent la fenêtre.

— Grégoire, cria une voix d'outre-tombe, tu es maudit ! Vous êtes maudits, tous ! Et vous devez mourir et me rejoindre en enfer. Seule votre mort apaisera la malédiction ! Sauve ton âme, Grégoire, ou tu connaîtras les tourments de l'enfer.

— Votre pistolet, Inspecteur ! Allez chercher votre pistolet.

— Maudit Grégoire ! Vous serez tous maudits !

— Tirez dans sa direction, Inspecteur.

— Mais, Meslier, à cette distance, je n'ai aucune chance de...

— Tirez, vous dis-je !

Lebeau fit feu. Le spectre arrêta immédiatement de parler et s'enfuit hors de leur vue.

— Mon Dieu, dit Lebeau, je n'avais jamais vu de fantôme jusque là.

— Eh bien, désormais vous savez comment les faire taire, sourit Meslier.

Les pères Luc et Anselme arrivèrent tous les deux en même temps.

— Que s'est-il passé ? Nous avons entendu un coup de feu.

— Grégoire a vu un fantôme, répondit Meslier.

— Ah, encore une de ses visions…

— Non, Père Luc, répondit Lebeau, car nous aussi nous l'avons vu.

— Eh bien, Messieurs, malgré l'heure tardive, je vous propose d'aller au réfectoire pour faire le point sur tout cela.

Ils se retrouvèrent tous les quatre autour d'une corbeille abondamment remplie de fruits en tout genre. Les pères Grégoire et Luc n'avaient guère faim, mais Meslier et Lebeau se laissèrent tenter par une orange tandis qu'Anselme se précipitait sur les dattes.

— Père Anselme, modérez donc votre appétit ! dit le père supérieur.

— C'est que... j'adore les dattes... Je ne saurais m'en passer, vous le savez bien.

— Gourmandise ! Donc, Messieurs, vous affirmez avoir vu un fantôme ?

— Oui, répondit Lebeau.

— Mais pourquoi ce fantôme apparaît-il à Grégoire et pas à nous ?

— Ça, je l'ignore.

— Pensez-vous que ce soit ce fantôme qui a commis les assassinats ?

— Votre avis là-dessus, Meslier ?

— Il y a un temps pour chaque chose, dit l'Ecclésiaste. Dans notre affaire, un temps pour le meurtre et un temps pour les apparitions. Le jour, on tue ; la nuit, on effraie. Je ne puis en dire plus pour l'instant. Les pièces s'assemblent... mais il en manque quelques-unes.

⋆

Le lendemain matin, Meslier, Lebeau et le père Luc furent les premiers à arriver au réfectoire pour prendre leur petit déjeuner. Ils s'apprêtaient à commencer lorsqu'une fois de plus un hurlement se fit entendre dans la chambre du père Grégoire. Ils s'y précipitèrent et le trouvèrent prostré, assis sur le sol, une hache ensanglanté auprès de lui.

— Mon Dieu… murmura Lebeau.

— Quelle horreur… Regardez sur sa table de chevet ! cria le père supérieur. C'est la tête du père Basile.

— Que s'est-il passé ? demanda sèchement Meslier à Grégoire.

— La malédiction... Maudits, nous sommes tous maudits !

— Le sang est frais, remarqua Lebeau. Il ne vient pas de cette tête.

— Père Anselme, non...

Dans la cellule du père Anselme, ils trouvèrent comme ils le craignaient un cadavre décapité reposant sous les couvertures, une pierre lisse et noire déposée sur le lit. À sa vue, le père Grégoire hurla une dernière fois avant de se jeter par la fenêtre et trouver la mort en s'écrasant sur le sol.

⋆

Sur le chemin du retour à Étrépigny, l'inspecteur Lebeau se mit à parler à voix haute, comme chaque fois qu'il réfléchissait intensément :

— Ainsi, les choses étaient évidentes depuis le début, et nous n'avons pas su les voir. Chaque fois, c'est Grégoire qui a découvert les morts tandis que les autres étaient occupés. Il entendait des voix, voyait des fantômes, se prétendait victime d'une malédiction ; et le fantôme que nous avons vu lui a demandé de sauver son âme... C'était un esprit dérangé qui a sans doute été la proie de cette histoire d'Immaculés. Dans ses moments de transe, il accomplissait leur vengeance, et lorsque la raison lui revenait, alors il se savait coupable...

— Tout cela manque de logique, Inspecteur, répondit Meslier.

— C'est pourtant la seule explication possible.

— Je ne crois pas aux esprits qui hantent les consciences... Mais je ne peux axer mon seul raisonnement là-dessus sans risquer d'être taxé d'hérésie.

— Moi, je suis comme Saint Thomas : je crois ce que je vois. Et cette enquête m'aura appris que les fantômes existent. Mon seul regret, je l'avoue, c'est de n'avoir pu goûter à ces dattes dont le pauvre Anselme se régalait.

— Vous auriez pu en emporter avant de partir.

— J'aurai bien voulu ; hélas, il n'y en avait plus. Bah, ce sera pour une autre fois...

— Une autre fois, en... Lebeau, vous êtes génial !

— Merci, Meslier.

— Retournons vite au monastère, et chargez vos pistolets.

— Mais, que diable...

— Vite ! Et ce maudit âne qui n'avance pas...

Le père Luc ne masqua pas son étonnement en voyant le retour des deux hommes.

— Conduisez-nous à la crypte ! ordonna Meslier.

— Mais enfin, Messieurs...

— Lebeau, vos pistolets !

— Mais enfin...

Sous la menace des armes, le père supérieur finit par s'exécuter. La crypte s'ouvrit et Lebeau ne put masquer sa surprise.

— Inspecteur Lebeau, voici nos décapités. Tous bel et bien vivants... sauf le père Basile, bien entendu.

— Par quel miracle ?

— Aucun miracle, Inspecteur... Une machination qui devait permettre à tout ce petit monde de s'emparer du trésor sans qu'on puisse les soupçonner. On ne recherche pas les morts. Les cadavres décapités ont ceci de formidable qu'on ne peut pas les identifier formellement ; or, toutes les têtes ont disparu, sauf celle du père Basile retrouvée dans la chambre de ce pauvre Grégoire.

— Mais... les cadavres ?

— Ils venaient du cimetière dans lequel Anselme ne jetait que des têtes et ramenait les corps quand il en avait besoin. Ainsi pour le cas du père Mathieu et le sien propre. Puis ils disparaissaient dans la crypte. J'ai compris que l'assassin était parmi eux lorsque nous avons suivi les traces de sang. On cherchait à nous égarer... Le sang provient des habits du mort à qui on les a retirés pour lui passer un froc de moine, et non pas de ceux du fuyard. Puis on nous les a laissés bien en vue, ainsi que la fenêtre ouverte. Fenêtre qui était censée être le lieu d'entrée et de sortie du tueur. Sauf que si le tueur avait cassé un carreau pour entrer, les débris de verre auraient été à l'intérieur et non pas à l'extérieur, sur le sol où vous vous êtes ouvert la main. Une mise en scène, donc... Je vous l'avais dit : trop d'indices dans cette affaire. Comme les pierres noires, qui n'étaient là que pour nous envoyer sur la piste d'une secte disparue il y a deux cents ans.

— Mais le fantôme...

— Drôles de fantômes qui fuient au premier coup de feu... Aucun des hommes présents dans le monastère ne pouvait l'être. Et pourtant, l'assassin était pour moi membre du monastère. Il ne

s'agissait pas d'un fantôme mais d'un mort-vivant au sens propre du terme : le père Basile ou le père Mathieu. Nous avons retrouvé la tête de Basile ; donc...

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Ce n'était là qu'hypothèses qui semblèrent réduites à néant lorsque nous découvrîmes le cadavre dans la chambre d'Anselme. Et je ne savais où chercher ces hommes que je pensais cachés en dehors d'ici... Sans preuves, comment vous convaincre alors que tout semblait accuser Grégoire ? Ses crises de démence, le temps passé entre le potager et le réfectoire, la hache ensanglantée, son suicide... Et c'est là, Inspecteur, que vous fûtes génial.

— Je ne comprends plus rien, Meslier.

— C'est le péché de gourmandise qui a été la clef de l'énigme. Plus de dattes, alors qu'il y en avait tant hier et que le père Luc avait empêché Anselme de se goinfrer. Après avoir substitué les corps, notre gourmand a emporté les dattes, preuve qu'il était bien vivant. Et je me suis rappelé alors que la crypte censée n'être visitée qu'une fois tous les mois était parfaitement propre, et que s'y trouvaient des fauteuils... Pourquoi des fauteuils dans un endroit où l'on ne fait que passer ?

— Vous êtes remarquable, Meslier !

— Ces trois hommes voulaient s'emparer du trésor, mais le vieux Basile avait des soupçons, et c'est pourquoi il refusait de partir. Une fois mort, il fallait que les autres disparaissent, et le pauvre Grégoire – qui était simple d'esprit – était le parfait bouc émissaire.

— Mais... le père Luc, comment aurait-il disparu ?

— Il ne pouvait disparaître tout de suite ; il aurait gardé sa part du trésor dans la crypte où il était le seul à pouvoir pénétrer. De nouveaux moines seraient arrivés, et puis... tout aurait été possible, n'est-ce pas ?

— Oui, mon Père. J'avais pour projet de remplacer l'or et l'argent par de vieux clous que j'aurais fait passer pour les clous ayant percé le Christ.

— Vous êtes odieux ! s'exclama Lebeau.

— Qu'en savez-vous, Inspecteur ? Vivre pauvrement devant tant de richesse est un perpétuel supplice ; l'Église est sans pitié pour ceux qui la servent. Pourquoi continuer d'avoir des scrupules ?

— J'aurais pu vous comprendre si vous n'aviez pas tué deux hommes, répondit Lebeau. Meslier, nous allons enfermer ces hommes dans leur cellule le temps que je revienne avec des renforts. En attendant, vous serez le gardien de ce monastère.

— Inspecteur... je vais me morfondre ici. Enfermons-les correctement et laissez-moi rentrer avec vous.

— Avec moi ? Mais vous n'y pensez pas...

— Mais pourquoi ?

— Votre âne, Meslier... votre âne. En rentrant à son rythme, ces hommes seront morts de faim avant mon retour !

La sorcière d'Étrépigny

Les contempteurs de l'athéisme pur et dur ne comprennent toujours pas aujourd'hui comment le curé Meslier qui écrivait la nuit contre la religion pouvait dans la journée se montrer aussi à cheval sur ses devoirs religieux. C'est qu'ils oublient un peu facilement en nos temps où la liberté de penser semble chose évidente, qu'à cette époque, ne pas croire en Dieu était impensable, et croire en autre chose était bien pire encore. Que l'on songe à ce pauvre Spinoza né peu de temps avant Meslier et qui, ayant prétendu que Dieu et la Nature était une seule et même entité, fut excommunié et maudit à jamais par sa communauté, excommunication qui a été renouvelée il y a peu de temps d'ailleurs (mais cela n'est pas le propos de notre histoire).

Donc, bien que respectant à la lettre les formes imposées par la Sainte Église Catholique, le curé Meslier n'en était pas moins un original qui prétendait diriger sa paroisse comme les premiers chrétiens qui, selon le livre des Actes des Apôtres, mettaient tout en commun et donnaient à chacun en fonction de ses besoins ; art de vivre qui aujourd'hui n'est plus défendu que par les socialistes libertaires appelés communément « anarchistes » par tous ceux que l'humanisme et la fraternité effraient.

Cette idée du partage venait d'ailleurs de fâcher une fois de plus le comte d'Étrépigny que Meslier venait d'invectiver durant la dernière messe avant de refuser de lui donner la communion tant qu'il ne se résoudrait pas à rendre à son jardinier les produits du potager que ce dernier avait pourtant cultivé en cachette sur les

terres du comte. Mais, en disciple de Rousseau et en précurseur de Babeuf, Meslier défendait l'idée que la terre n'appartenait à personne, et que par conséquent ses fruits appartenaient à tous. Le comte menaça d'en référer à l'évêque et s'entendit répondre que ce prélat n'était pas au-dessus de la parole de Dieu, parole qui se trouvait dans les Écritures, et qu'en tant que ministre et serviteur de Dieu, Meslier, lui, avait le droit d'exiger cela de la part de chacun de ses fidèles, fussent-ils comtes, ducs, ou princes. Furieux, le comte d'Étrépigny décida alors de se rendre à Reims afin de demander aux autorités ecclésiales de faire entendre raison à ce curé insupportable.

On en était là, et nous étions mardi, lendemain du lundi de Pentecôte. Nous étions donc au printemps, et le temps était beau. Meslier lisait son bréviaire dans le jardin du presbytère lorsqu'il vit arriver une jeune fille courant dans sa direction. Il la reconnut immédiatement : il s'agissait de Perette, une des chambrières du château, intelligente et effrontée qui, prétendait-on, filait le parfait amour en cachette avec Édouard, le fils unique du comte, jeune homme brillant, libéral et acquis aux nouvelles idées que messieurs Diderot et Voltaire professaient à Paris. Édouard aurait pu être un allié important de notre curé ; hélas, il ne fréquentait l'église que très rarement et, disait-on, toujours contre sa volonté.

La pauvre Perette était essoufflée et semblait affolée.

— Eh bien, mon enfant, que se passe-t-il ? C'est bien la première fois que tu accours aussi vite en ma maison ! lui lança Meslier en riant.

— Monsieur le curé, il faut que vous m'accompagniez au château. Il se passe quelque chose de terrible.

— Mon Dieu, tu m'inquiètes. Dis-m'en plus, s'il te plaît.

— Je ne peux, ni ne veux, répondit Perette.

— Voilà qu'en plus tu te mets à citer cet hérétique de Luther [1] ! Le Diable te serait-il apparu ?

— Pire que cela, mon Père. Il faut que vous veniez à notre secours, et vite, avant le retour de monsieur le comte, je vous en prie.

— Ah... S'il s'agit de contrarier ton seigneur, je t'accompagne derechef. M'en diras-tu un peu plus sur le chemin ?

— Que nenni ; mais monseigneur Édouard vous mettra bien vite au courant.

Meslier se rendit donc au château et fut reçu rapidement par le jeune homme qu'il trouva bien pâle et bien fébrile.

— Bonjour, Monseigneur. Que vous arrive-t-il ? Cela doit être bien grave pour qu'enfin vous vous résigniez à accepter les secours de la religion.

— Hélas, mon Père, j'avoue que jusqu'ici j'ai toujours considéré vos discours sur la foi comme billevesées. Je n'ai jamais cru ni aux miracles ni aux malédictions. Pauvre aveugle que j'étais...

— Mais ?

— Mais je viens d'être frappé moi-même par un sort.

— Un sort ?

— Oui. Que dois-je faire pour m'en défaire ?

— Si vous me disiez ce qui vous arrive...

— Est-ce absolument nécessaire, mon Père ?

— Je le crains, mon fils.

— Promettez-moi alors de n'en rien dire à quiconque, jamais. Et surtout pas à mon père.

— Je vous le promets.

— Vous connaissez Lison, la fille, la seconde fille de la Mathilde ?

— Oui, bien sûr.

— Vous savez qu'on la dit un peu sorcière ?

1. Sommé de se rétracter au sujet de ses 95 thèses contre les indulgences, Martin Luther déclara en public « Je ne peux, ni ne veux. », ce qui décida de son excommunication.

— Ce ne sont que ragots, Édouard ; la sorcellerie n'existe pas.

— Et moi je vous dis que si : j'en ai la preuve !

— Expliquez-moi cela.

— Il y a quelque temps, j'ai eu besoin de ses services afin de soigner mon cheval qui était fiévreux. Elle l'a soigné, et il va beaucoup mieux.

— C'est de la médecine, pas de la sorcellerie. Il m'arrive à moi-même de demander des potions à Lison lorsque je souffre de migraine.

— Je pensais comme vous. Cependant, elle m'a demandé pour paiement quelque chose de particulier.

— Quoi donc ?

— Elle voulait que... je... commette avec elle le péché de chair.

— Le péché de chair ? Diable ! Si j'en crois ce que l'on raconte, vous êtes connu pour ne pas considérer cela comme un péché, et être sur ce plan d'un naturel assez généreux...

— Des ragots, mon Père.

— Hum...

— Bon... Oui, j'admets que ce fut le cas. Mais aujourd'hui ça ne l'est plus. J'aime Perette d'un amour sincère, et bien que mon père voie cela d'un mauvais œil, c'est elle et elle seule que je veux aimer.

— Voilà qui est fort louable, Édouard.

— N'est-ce pas ? Hélas, Lison ne l'a pas entendu de cet oreille, et...

— Et ?

— Et elle m'a jeté une malédiction.

— Quelle malédiction ?

— Elle m'a noué l'aiguillette [2].

— Mon Dieu... murmura Meslier en réprimant un fou-rire.

2. Nouer l'aiguillette : frapper d'impuissance. L'aiguillette étant la braguette qui, à cette époque, se fermait avec un lacet.

— Ne riez pas, mon Père, je vous en supplie. Vous pouvez demander à ma pauvre Perette : je suis devenu incapable de l'honorer.

— Et que diantre voulez-vous que je fasse, Édouard ?

— Je ne sais pas. N'y a-t-il pas une formule, une prière que l'on puisse réciter dans ces cas-là ?

— Je l'ignore, mon fils. Si j'en crois la Bible, il n'y a pas d'autre solution que la prière et le repentir sincère. Il faut s'en remettre à Dieu et attendre qu'il agisse tout en gardant une infinie confiance en la Divine Providence.

— Alors je suis perdu. J'ai tant péché... Peut-être qu'une confession totale, suivie d'une absolution...

— Il me faudrait plusieurs mois pour vous confesser ! répondit Meslier en riant.

— Alors c'est sans issue...

Meslier cessa de rire. Le désespoir d'Édouard et sa crédulité l'amusaient et le touchaient à la fois. Il décida de lui venir en aide, tout en tirant partie de la situation.

— Vous êtes au courant des démarches entreprises par votre père à mon encontre ?

— Oui, mais croyez moi, sur ce point précis c'est à vous que je donne raison. Je suis désolé de ce qu'il est en train de faire. Vous allez une fois de plus subir les remontrances de l'évêque, et peut-être même être chassé d'Étrépigny.

— Chassé, non : aucun curé n'a envie de venir s'enterrer dans ce trou perdu. Et les remontrances de l'évêque ne m'importent pas plus que la perte de votre pucelage. Par contre... peut-être pourriez-vous offrir un potager à cultiver au jardinier de votre père. Le pauvre homme en a besoin pour nourrir sa famille.

— Évidemment que je le peux. Une partie des terres m'appartient déjà. Qu'il prenne ce qu'il souhaite dessus.

— Alors c'est d'accord. Je vais aller voir Lison pour la convaincre de lever sa malédiction. Vous devez avoir raison ; cette jeune

femme doit avoir quelques dons de sorcellerie, et je compte bien la convaincre de ne plus les utiliser ainsi.

Meslier prit congé du jeune homme et se rendit auprès de Lison qu'il tança gentiment pour le mauvais tour joué au jeune châtelain.

— Et quoi, mon Père ? Il avait promis de me payer sans même connaître le prix. N'avais-je pas le droit d'en profiter un peu ?

— Lison, tu as abusé de ta réputation. Ce pauvre Édouard est désormais persuadé que toi seule a le pouvoir de dénouer son aiguillette.

— C'est donc un imbécile victime de sa propre superstition.

— Édouard est loin d'être un imbécile. Par contre, ce n'est pas le cas de son père, et si ce dernier apprend cette histoire d'une manière ou d'une autre, ce n'est plus moi qui risque de te rendre visite, mais l'Inquisition. Et alors ce n'est plus à des imbéciles que tu auras à faire, mais à des rebuts de l'humanité, pervers, sadiques et vicieux. Il est urgent que tu délivres ce pauvre Édouard.

Lison ramassa par terre un morceau de chanvre.

— Faites-lui parvenir ceci, mon Père, et dites-lui que j'ai ôté le nœud qui le rendait impuissant. Il retrouvera alors toutes ses facultés perdues. Quel dommage que seule cette dinde de Perette puisse désormais en profiter...

— Grâce à toi, le jardinier du château aura désormais un potager à lui. Je t'en sais gré, ma Lison, et je te dois un service. Demande-moi ce que tu voudras.

— Hélas, mon Père, je vois bien que vous aussi, vous êtes inaccessible...

— Voyons, Lison, ne plaisante pas avec ça ; je suis un homme d'Église.

— Pfft... ricana Lison. Soyez donc sérieux, curé. Ce n'est pas l'Église qui vous arrête : c'est votre nièce, n'est-ce pas ? Et ne tentez pas de nier ; n'oubliez pas que je suis la sorcière d'Étrépigny !

Possessions

J'ai reçu ce matin cette missive enflammée :

> *Monsieur Brodsky, vous devriez avoir honte. Dans votre dernière nouvelle vous avez osé faire de Meslier le disciple de Rousseau, ce qui historiquement est totalement impossible dans la mesure où ce dernier est né en 1712 alors que notre bon curé né en 1664 s'est éteint en 1729. À la mort de Meslier, Rousseau n'avait que 17 ans. Voilà une falsification de l'Histoire intolérable et qui rend l'intérêt de vos histoires totalement nul.*

Je vous passe les insultes qui suivent et qui n'intéressent personne pour en venir immédiatement à ma défense, commencée pourtant lors de la parution de ma précédente nouvelle.

J'ai en ma possession le cinquantième – et dernier – volume de la collection *Scripta Manent* dont l'achevé d'imprimer indique une date (20 mars 1930) et un lieu (Dijon). Il est intitulé « Le bon sens du curé Meslier, suivi de son testament ». « Le bon sens » fut publié par le baron d'Holbach en 1772, et « Le testament » par Voltaire en 1762. Ce livre contient en outre les lettres adressées par Voltaire à d'Alembert, à madame de Florian, au marquis d'Argence et à Helvétius.

On voudra bien, j'espère, m'accorder qu'un tel ouvrage ait pu m'apparaître comme sérieux. Or, il y est indiqué que le curé Meslier serait né en 1678, soit une différence de 14 ans avec la date avancée par les historiens d'aujourd'hui. On peut donc sans être malhonnête estimer que Jean-Jacques aurait eu 31 ans à la mort de notre héros, et que sa réputation soit parvenue jusqu'à ses oreilles, stimulant ainsi ses raisonnements.

Dois-je également faire remarquer que pour bon nombre de personnages historiques – dont Jésus, qui est de loin le plus important – les dates de naissance et de mort restent un mystère entier, et que seuls les crédules et les fanatiques peuvent affirmer que ce dernier est né en l'an 0 et mort en l'an 33.

On pourrait même en allant par là affirmer que Socrate n'a jamais existé ailleurs que dans les fantasmes de Platon puisque nous n'avons en ce qui le concerne aucun acte de naissance, aucun document établissant la réalité de son existence, aucun procès-verbal de sa condamnation et aucune trace de sa sépulture. Ce qui n'empêche pas les lettrés de lui donner une date de naissance et une date de décès.

Qu'on m'accorde alors un peu d'oxygène et d'indulgence afin que je puisse continuer à raconter les aventures de notre bon curé, qui a défaut d'être réelles, n'en sont pas moins plausibles. Et puis,

comme le disait Pierre Pelot, « Toutes les histoires sont vraies, à plus forte raison celles qu'on se donne la peine d'inventer. »

⋆

Meslier ouvrit soudainement les yeux. L'aube n'était pas encore levée mais il avait entendu un bruit de pas sur les graviers de la cour du presbytère. Il réveilla sans ménagement Marie, qui dormait la tête posée sur sa poitrine, et lui demanda de regagner sa chambre. Il n'était pas question d'alimenter plus encore les ragots qui couraient dans tout Étrépigny depuis que la « bonne » du curé avait emménagé au presbytère avec son fils. Meslier l'avait présentée à tous comme sa nièce, abandonnée par son mari avec un enfant à charge, mais personne ne croyait à cette histoire. Cela dit, la plupart des paroissiens aimaient leur curé ; ce n'était donc pas eux qui risquaient de lui poser des problèmes, mais les quelques riches commerçants, les agioteurs et le comte d'Étrépigny qui, outrés d'être sans cesse pointés du doigt à cause de leur avidité et de leur égoïsme, avaient à plusieurs reprises envoyé des lettres scandalisées à l'évêque de Reims. Une enquête confiée à l'inspecteur Lebeau n'avait rien donné, dans la mesure où Lebeau n'avait pas envie de chercher à nuire à son ami qui l'avait aidé à plusieurs reprises à résoudre des enquêtes difficiles.

Meslier descendait l'escalier qui menait au rez-de-chaussée lorsqu'on frappa discrètement à la porte. En allant ouvrir, il eut comme un mauvais pressentiment. Lebeau se tenait sur le seuil de la porte dans une tenue négligée qui ne lui ressemblait guère. En outre, il n'était pas rasé, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il semblait épuisé comme s'il n'avait pas dormi de la nuit, et tenait un sac en toile de jute dans sa main gauche.

— Eh bien, mon ami, que vous arrive-t-il ?

— J'ai besoin de vous, curé.

— J'imagine volontiers. Mais pourquoi si tôt ?

— Parce que le temps m'est compté si je veux sauver mon ami.

— Bon... entrez pour commencer. Je vais faire chauffer du café et vous me raconterez votre histoire.

On imagine mal aujourd'hui combien boire un café était difficile à cette époque. Il fallait broyer dans un mortier les grains auparavant torréfiés, puis les filtrer dans ce qui pouvait ressembler à une passoire avant de les faire chauffer assez longuement. Réussir ce breuvage n'était pas chose facile, mais Meslier s'y entendait à merveille, et Lebeau appréciait ô combien de partager celui de son ami. Rien que l'odeur qui se répandait dans la pièce avait quelque chose qu'il trouvait réconfortant. Meslier alla chercher une énorme miche de pain et demanda à l'inspecteur :

— À voir votre tête, j'imagine que vous n'avez rien dans le ventre ?

— En effet, mais je n'ai pas faim, merci. Je ne réussirai...

— Mangez. Forcez-vous s'il le faut mais mangez, sinon vous n'irez pas très loin.

Meslier servit les boissons dans de petites tasses en terre cuite et commença :

— Bon, alors si vous me contiez cette histoire ?

— Vous avez entendu parler du docteur Lusetti ?

— Vaguement... C'est, je crois, ce médecin qui a acquis une grande réputation à Reims dans la mesure où il arrive à soigner certaines maladies difficiles.

— Oui. Il fait parti de mes amis.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a été arrêté hier matin et mené tout droit à la prison de Reims.

— Pourquoi ?

— Sorcellerie.

— On lui reproche quoi, au juste ?

— Il a soigné pendant plusieurs mois les religieuses du couvent de la Trinité. Or l'une d'elles s'est soudainement mis à avoir des propos tout à fait scandaleux, obscènes, et à afficher un comporte-

ment délirant. Elle a commencé à insulter les autres sœurs pendant les offices religieux et à se promener nue dans les couloirs... en affirmant qu'il s'agissait là des ordres que le docteur Lusetti lui avait transmis de la part de Satan. On a cru tout d'abord à une crise de folie. Et puis quelques jours après, deux autres sœurs se sont mis à avoir le même comportement. Et toujours cette accusation portée contre le médecin de transmettre les ordres de Satan. On a alors fait appel au père Anselme, un Dominicain, afin de venir pratiquer un exorcisme, mais cela n'a donné aucun résultat. Par contre, le père Anselme a bien confirmé que Satan était à l'œuvre, et par conséquent l'évêque a demandé que le docteur Lusetti soit remis entre les mains de l'Inquisition. Un courrier est parti hier pour Paris, demandant qu'un inquisiteur se déplace jusqu'à Reims pour mener son enquête ; en attendant, le médecin dormirait en prison. Vous comprenez l'urgence de la situation, Meslier : une fois que Lusetti sera entre les mains de l'Inquisition, il sera interrogé jusqu'à ce qu'il avoue, même ce qu'il n'a pas fait. Nous devons résoudre cette affaire avant son arrivée.

— Oh, elle est déjà résolue, Inspecteur. Le problème sera de confondre les vrais coupables, que ni vous ni moi ne connaissons actuellement.

— Comment cela ?

— Qu'est-ce que vous cachez dans votre sac ?

— Il se trouve que Lusetti est un esprit curieux et qu'il possède quelques livres impies ; c'est pourquoi vous me voyez dans cet état. Cette nuit, moi, le policier, j'ai cambriolé sa propriété afin de soustraire ces livres aux enquêteurs ; j'en ai pris quelques-uns, mais il y en a tellement que je crains malgré tout que mon cambriolage ne suffise pas.

— Reprenez donc un café ; ensuite je ferai mon balluchon et je vous accompagnerai jusqu'à Reims. Mais je vous préviens : nous n'avons qu'une seule carte à jouer. Je vais tout de même essayer.

— Pourriez-vous au moins m'en dire un peu plus ?

— Les criminels sont parfois géniaux, mais la plupart du temps ils se contentent de copier des crimes que d'autres ont commis avant eux : on retrouve partout les mêmes trames, les mêmes agissements pour les mêmes raisons. Dans cette affaire, le criminel est un médiocre, mais le plan qu'il copie était parfait. Par conséquent, même en devinant ce qu'il fait et pourquoi il le fait, il n'est pas certain que nous pourrons l'identifier. Et comme vous l'avez précisé, nous avons peu de temps puisque l'Inquisition va envoyer un de ses bouchers, qui une fois à l'action ne laissera à votre ami aucune chance de s'en sortir. Allons, en route, et vite !

⋆

À leur arrivée dans la ville de Reims, Meslier demanda à rencontrer le père Anselme, ce qui fut chose relativement simple. Les Dominicains – appelés également « les chiens du Seigneur » – étaient d'un accès assez facile. La plupart d'entre eux étaient des lettrés, des scientifiques, et bien entendu des exégètes versés dans l'étude des textes sacrés. C'était le cas du père Anselme, et la conversation prit une tournure assez amicale.

— Vous avez bien la certitude que ces sœurs sont sous l'emprise du démon, Père Anselme ? demanda Meslier.

— Bien entendu. Et vous savez, cela est assez rare de nos jours pour être souligné.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Pour commencer, il s'agit là de sœurs au passé absolument irréprochable. Pour quelles raisons autres que celle d'une possession se mettraient-elles soudain à courir nues dans les couloirs du couvent ?

— A-t-on vérifié leur nourriture ?

— Oui, bien sûr. Si la nourriture avait été en cause, elles n'auraient pas été que trois à délirer, et le délire aurait cessé rapidement. Or actuellement, les trois nonnes sont toujours sous l'emprise de Satan.

— Père Anselme, puis-je vous confier un secret ? demanda Meslier en lui posant la main sur l'épaule.

— Je vous écoute. Souhaitez-vous parler sous le sceau de la confession ?

— Non, Père Anselme. Je vous fais pleinement confiance, et j'ai confiance en l'inspecteur Lebeau ici présent. Avant toute chose, pensez-vous que le docteur Lusetti soit coupable de ce dont on l'accuse ?

— En toute sincérité, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que ces trois femmes sont possédées, et qu'elles l'accusent nommément toutes les trois.

— Hum... alors voici mon secret, Père Anselme : je suis persuadé de savoir de quoi souffrent ces femmes.

— Vous ne croyez pas à la possession, Père Meslier ?

— Oh, que si... Mais je crois bien que sous le masque de Satan, c'est un être beaucoup moins subtil qui se cache, même s'il est malfaisant. Me permettriez-vous de les rencontrer ?

— C'est en mon pouvoir. Cependant, je devrai vous accompagner...

— Je voudrais les entendre toutes les trois en confession.

— En confession ? Mais vous n'en tirerez rien.

— Si leur mal est causé par ce que je crois, si ; vous pouvez me faire confiance.

— Qu'en pensez-vous, Inspecteur Lebeau ? Vous n'avez rien dit jusqu'ici.

— On dit que les voies du Seigneur sont impénétrables, mais elles doivent l'être moins que les raisonnements du Père Meslier. Cependant j'ai toute confiance en lui, Père Anselme.

— Alors soit.

— Voici comment je souhaiterais que les choses se passent... reprit Meslier.

⋆

Vers le milieu de l'après-midi, les trois nonnes furent conduites ensemble dans la chapelle de la Trinité, et chacune entra dans un confessionnal différent. Le père Meslier commença par sœur Floriane, la première à avoir accusé le docteur Lusetti. Une demi-heure après, le père Anselme et l'inspecteur Lebeau la virent ressortir avec des larmes plein les yeux et s'agenouiller devant la statue de la Vierge Marie. Quelques minutes après, ce fut sœur Octavie qui sortit du confessionnal dans le même état et qui alla rejoindre sœur Floriane. Enfin, quelques minutes après, sœur Bénédicte rejoignit les deux premières. Meslier sortit à son tour du confessionnal, rayonnant de bonheur.

— Père Anselme, vos sœurs sont guéries, vous pouvez les interroger. Et croyez-moi, le docteur Lusetti n'est plus en cause. Par contre, Inspecteur, je pense que vous aurez sous peu quelqu'un à mettre sous les verrous.

— Mais comment diable avez vous fait, Meslier ?

— Chut, Inspecteur ; n'invoquez pas le Diable dans une chapelle !

— Meslier, je vous en prie...

— Non, c'est le Seigneur qu'il faut prier, Inspecteur ; mais cessons de vous faire enrager. Comme je vous l'ai dit, les criminels médiocres ne font qu'imiter les criminels intelligents. Le père Anselme et vous avez forcément entendu parler des possédées de Loudun. Exactement le même cas de figure : des nonnes qui se promènent nues dans le couvent en hurlant que Satan les possède et que tout est la faute du curé du coin. Exorcisme qui ne donne rien, arrestation du curé, jugement et condamnation à mort. Ce qui pourtant aurait du mettre la puce à l'oreille de tout le monde, c'est, Père Anselme, que l'exorcisme est une arme invincible, et que lorsqu'il est pratiqué, le Diable est vaincu, n'est-ce pas ?

— En effet. J'en ai pratiqués de nombreux, et avant celui-là je n'avais jamais échoué.

— Mais vous ne pouviez qu'échouer, hélas, puisque comme à Loudun, Satan n'avait rien à voir là-dedans.

— Mais qui donc, alors ?

— À Loudun, c'était Richelieu qui voulait se débarrasser d'un curé qui avait osé lui résister. Le père Joseph, son éminence grise, a tout avoué dans ses mémoires. Ici, c'est un autre médecin, jaloux du premier, dont la sœur est l'une des trois nonnes à qui il a demandé de jouer la comédie. Vous apprendrez son nom en les interrogeant tout à l'heure.

— Mais... les deux autres ?

— On leur avait promis des récompenses. Cependant, j'ai promis qu'elles ne seraient pas inquiétées et je les ai absoutes en échange de la promesse de leurs aveux à l'inspecteur Lebeau.

— Mais pourquoi vous ont-elles parlé, à vous ?

— Parce que j'ai évoqué le sort qui les attendait lorsque l'Inquisition serait là. Je leur ai dit comment, afin de trouver l'endroit où Satan s'était introduit en elles, on allait les déshabiller et leur percer le corps avec des aiguilles pour trouver le point insensible qui prouve la possession. Je leur ai parlé des souffrances que procure ce genre de traitement et du bûcher qui les attendait quoi qu'il arrive, à moins que cette affaire ne trouve un heureux dénouement pour tout le monde avant l'arrivée de l'inquisiteur. Alors le Diable est allé voir ailleurs, et nos nonnes se sont libérées d'un lourd et dangereux secret.

⋆

De retour chez lui le lendemain soir, Meslier trouva Marie qui lisait tranquillement devant la cheminée.

— Ah, te voilà enfin rentré, mon Jean...

— Eh oui... et j'ai grand faim !

— Tout est prêt. Je vais...

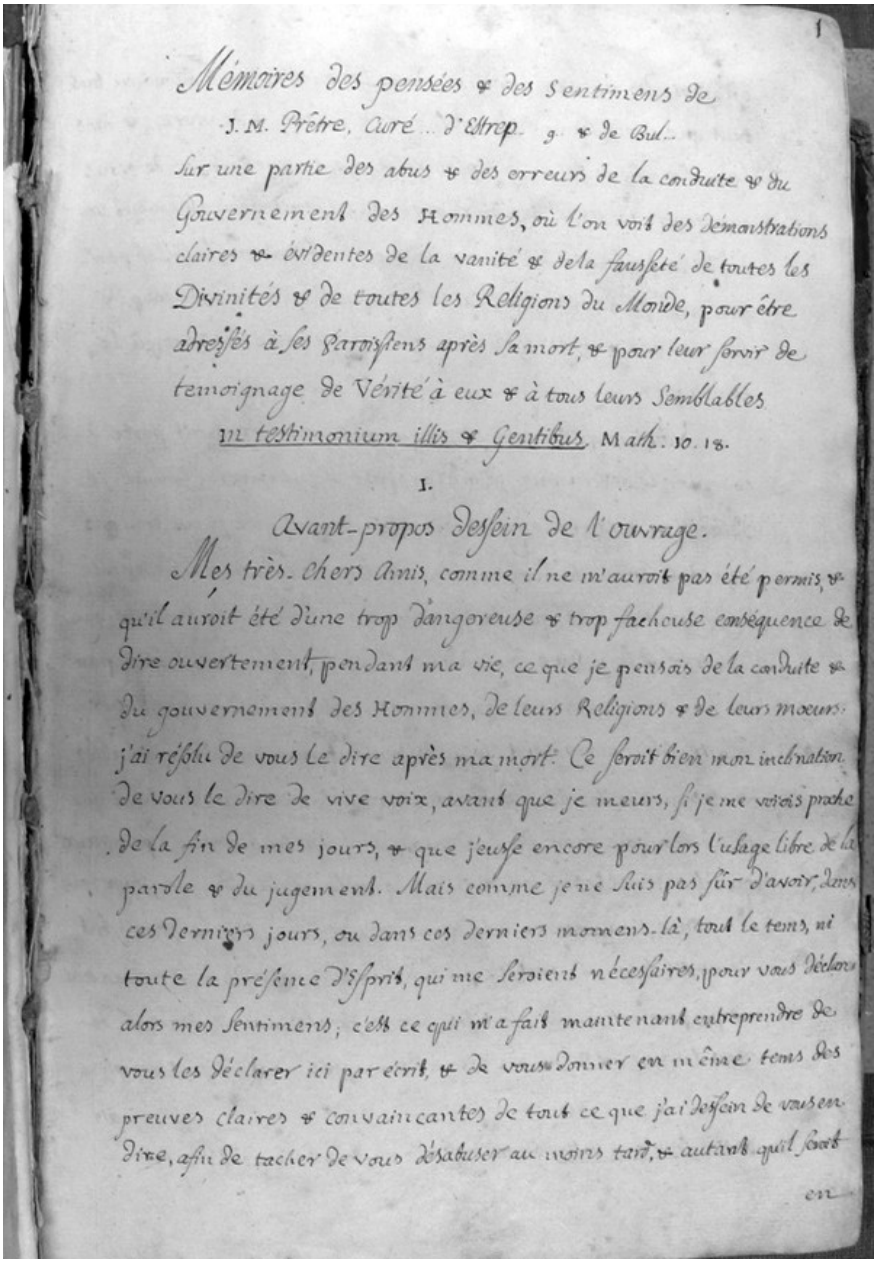
— Non, non, continue à lire ; je vais me débrouiller tout seul. C'est quoi, ton livre ?

— Un de ceux que l'inspecteur a laissés dans son sac de toile. Celui-ci porte un titre imprononçable.

— Montre voir... « Le Nécro... nomicon » [3] ? Pfft, des bêtises que tout cela, et qui ne peuvent qu'apporter des ennuis. Jetons cela au feu et prends donc un autre livre.

Et Meslier jeta les livres et le sac dans l'âtre de la cheminée.

3. Le Nécronomicon : livre maudit imaginé par l'écrivain américain H.P. Lovecraft.



1

Mémoires des pensées & des sentimens de
J. M. Prêtre, Curé ... d'Estrep. g. & de Bul...
sur une partie des abus & des erreurs de la conduite & du
Gouvernement des Hommes, où l'on voit des démonstrations
claires & évidentes de la vanité & de la fausseté de toutes les
Divinités & de toutes les Religions du Monde, pour être
adressés à ses Paroissiens après sa mort, & pour leur servir de
temoignage de Vérité à eux & à tous leurs Semblables.
In testimonium illis & Gentibus. Math. 10. 18.

I.

Avant-propos dessein de l'ouvrage.

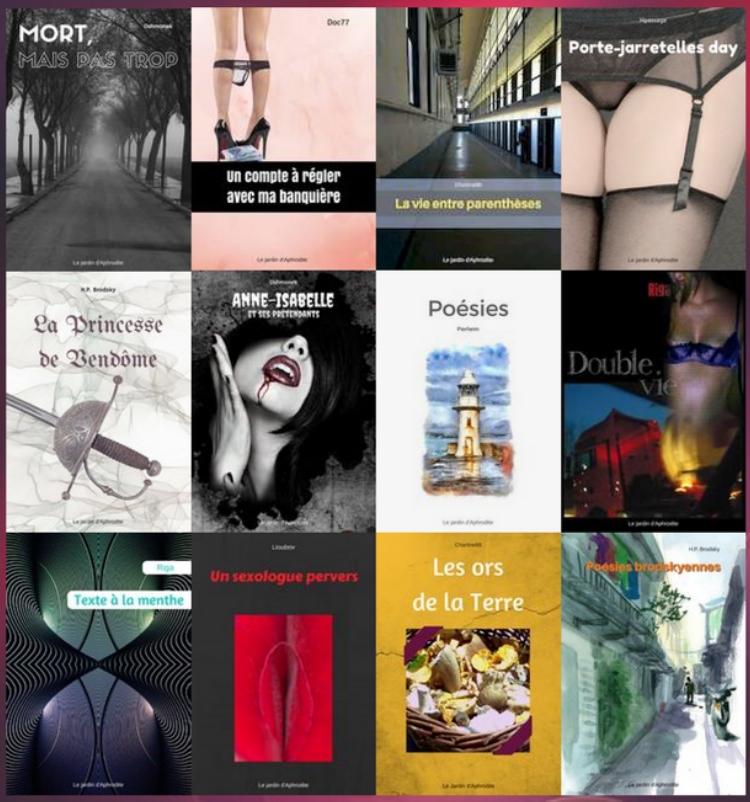
Mes très-chers Amis, comme il ne m'auroit pas été permis, & qu'il auroit été d'une trop dangereuse & trop fachouse conséquence de dire ouvertement, pendant ma vie, ce que je pensois de la conduite & du gouvernement des Hommes, de leurs Religions & de leurs moeurs: j'ai résolu de vous le dire après ma mort. Ce seroit bien mon inclination de vous le dire de vive voix, avant que je meurs, si je me voiois proche de la fin de mes jours, & que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole & du jugement. Mais comme je ne suis pas sûr d'avoir, dans ces derniers jours, ou dans ces derniers momens-là, tout le tems, ni toute la présence d'esprit, qui me seroient nécessaires, pour vous déclarer alors mes sentimens; c'est ce qui m'a fait maintenant entreprendre de vous les déclarer ici par écrit, & de vous donner en même tems des preuves claires & convaincantes de tout ce que j'ai dessein de vous en dire, afin de tacher de vous désabuser au moins tard, & autant qu'il sera

en

Une page du manuscrit original de Meslier

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite